

Transcription de l'entretien avec Gisèle LECOQ

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 28 octobre 2010

[0'00"00] – Les origines

Gisèle Lecoq : Je suis Gisèle Lecoq, née Ploquin [PHON], en 1938, de l'autre côté de la rue.

Cécile Liège : On est où là ?

GL : Rue François-Marchais.

CL : Dans le bourg de Rezé...

GL : Oui. Et quand je me suis mariée, du 21bis, on est passé au 21, et un an après, on est venu ici, 6 place Edouard-Macé.

CL : Où on est pendant l'entretien. Donc vous avez passé votre vie dans cette maison ?

GL : Oui.

CL : Est-ce que vous pouvez me dire ce que faisaient vos parents, nous présenter votre famille ?

GL : Ma maman a toujours travaillé parce que mon père nous a abandonnés pendant la guerre. Je vivais avec ma grand-mère et la sœur de ma grand-mère. Qui s'occupaient de nous quand maman travaillait.

CL : Vous aviez des frères et sœurs ?

GL : Deux frères. Un aîné de sept ans et un autre plus jeune de trois ans.

CL : Et votre maman faisait quoi comme travail ?

GL : Elle travaillait dans les bureaux. C'est-à-dire qu'après la guerre, elle avait pas trop de travail. Alors elle a fait de la confection, du tricot pour des maisons de Nantes, elle a fait des petites choses comme ça. Puis ensuite elle a travaillé comme secrétaire chez un huissier, et elle a fini sa carrière chez un notaire.

[0'01"38] – Le bourg de son enfance

GL : C'était la campagne ! Y'avait une ferme rue François-Marchais. Et pendant les vacances, on allait, avec la fille de la ferme, garder les vaches dans les prés. He oui !

CL : Et ils étaient situés où les prés par rapport à aujourd'hui ?

GL : Juste derrière. Parce qu'ici on est en ville. Mais après les jardins, c'est la campagne. Parce que ce sont que des jardins, que des prés, qui vont vers la route de Pornic.

CL : Vous pouvez décrire à quoi ça ressemblait ?

GL : Les routes étaient pas goudronnées, on voyait les vaches passer, puisqu'elles descendaient la rue, pour aller dans les prés. En face l'église en fait, parce que la route de Pornic n'existait pas à ce moment-là. Elle n'a été construite qu'en 1952, par là. C'était que des prés qui allaient jusqu'à Trentemoult. Et l'hiver, il y avait le Seil qui coulait et qui gelait. On allait faire du traineau sur le Seil. C'était la campagne.

CL : Y'avait pas de magasins ?

GL : Ha y'avait beaucoup de cafés et beaucoup d'épiceries ! Il y avait deux épiceries sur la place de l'Eglise, deux sur la place de la Mairie, et puis y'avait des cafés à côté de chaque épicerie.

CL : Qui allait au café ?

GL : Les hommes se retrouvaient le midi pour prendre l'apéro, le dimanche pour jouer aux cartes, ou même dans la soirée. Quand ils avaient fini leur journée ils allaient prendre une chopine et ils jouaient aux cartes.

[0'03"25] – L'école

GL : C'était l'école Sainte-Anne. A côté de la chapelle Saint-Lupien. Y'avait que des filles bien sûr. C'est-à-dire que j'ai fait une année de maternelle. Et on est parti réfugiés au Bignon, où j'ai fait une deuxième année de maternelle, et ensuite, j'ai fait toutes mes classes à l'école Sainte-Anne : du CP jusqu'au brevet, et le CAP. J'ai fait tout dans la même école.

CL : Et vous avez fait une petite coupure...

GL : D'une année, l'année scolaire 43-44. C'est sûr que ces filles qui ont fait avec moi à partir de 44, on est resté ensemble jusqu'à 15 ans. Parce qu'on n'a pas changé. Forcément, y'avait des allées et des venues, mais c'était le même noyau. Et on se retrouve toujours. On est toujours sur Rezé, une grande partie ! C'est incroyable aujourd'hui. Quand on voit qu'on change les enfants d'une école maternelle au primaire, au collège... ils n'ont pas d'amis ! Tandis que nous on était un noyau dur d'amis et quand on se retrouve encore maintenant, on se reconnaît. L'autre jour, j'ai rencontré une personne, ça fait 40 ans que je l'avais pas vue ! Elle est sur Nantes, elle... mais on a eu beaucoup de choses à se dire ! Beaucoup, beaucoup, beaucoup, parce qu'on a fait toute notre scolarité ensemble.

CL : Quinze ans, c'est pas rien. C'est jusqu'à ce qu'on devienne femme presque...

GL : Bien sûr parce que quand j'ai quitté l'école, je suis partie travailler.

CL : L'école privée, c'était un choix de votre mère ?

GL : Oui, sans doute, puisqu'il y avait l'école publique juste en face et l'école privée un peu plus loin. Donc c'était un choix de ma mère de nous envoyer à l'école là. Mais c'était bien aussi parce qu'on n'avait pas à changer. Parce qu'il y avait des filles de l'école publique qui venaient nous rejoindre après le certificat d'études, pour passer le brevet. Tandis que nous, on était toujours sur notre lancée.

CL : Est-ce que vous avez connu la rivalité entre le public et le privé ?

GL : Non. C'était avant la guerre. Moi, c'était après. Ça, c'était avant la guerre, parce que ma mère était à l'école publique, toutes ses cousines étaient à l'école privée. Bon, elle jouait avec ses cousines, mais les autres filles, elle ne les connaissait pas.

CL : Votre maman était à l'école publique ?

GL : Oui, parce que mon grand-père était secrétaire à la mairie. Donc, y'avait pas le choix. Autrement, elle aurait été à l'école privée certainement elle aussi.

CL : Quels souvenirs vous avez de l'école ?

GL : Moi, douze ans d'école, trois maîtresses. Elles changeaient de classe avec moi. Ma première année de maternelle, que j'ai faite en 42-43, et les années 44-45-46, c'était la même maîtresse. Puis après je suis entrée au cours élémentaire : cours élémentaire, cours supérieur, la maîtresse a changé avec moi. C'était quatre ans encore. Et la dernière année, certificat d'études et le brevet, c'était la directrice de l'école qui s'en occupait. C'était une religieuse qu'était très sympa. Ça a été comme ça ! Y'en a pas beaucoup qui doivent pouvoir vous dire ça.

[0'08"07] – Ses loisirs d'enfant

GL : Quand on est revenu, je suis entrée aux Ames vaillantes pendant quelques années. C'était un mouvement pour les filles. Ça regroupait aussi bien école libre [SIC] qu'école privée mais c'était un mouvement religieux. Comme maintenant, y'a la JOC, y'avait les Ames vaillantes, et les Cœurs vaillants pour les garçons. On avait des activités le jeudi, parce que c'était le jeudi à ce moment-là. On se retrouvait à Trentemoult, y'avait un groupe. On faisait des jeux, on préparait des spectacles, on faisait des choses comme ça. Et quand je suis arrivée à 12/11 ans, j'ai fait partie du Rayon sportif féminin, qu'était à Rezé. C'était la gymnastique.

CL : C'était organisé par qui ?

GL : C'était pareil, c'était une association ... c'était une dame du bourg qui avait voulu créer cette ... Rayon sportif féminin ça s'appelait, RSF. J'en ai fait partie jusqu'à 18 ans.

CL : C'était une association laïque ?

GL : Non, ça devait être privé parce que c'était au Patronage.

CL : Apparemment, beaucoup de choses étaient faites par le patronage...

GL : Énormément, les laïques, y'avait pas. L'école laïque n'organisait pas... Si, ils avaient une fête, les Fêtes de la jeunesse, qui avaient lieu une fois par an. Mais c'était préparé dans les écoles. C'était pas extérieur à l'école. Tandis que moi, toutes ces activités-là, c'était en dehors de l'école. C'était le jeudi, ou le soir, ou le dimanche matin... après la messe dirions-nous. Autrement, quand j'ai eu quinze ans, ou quatorze ans, y'avait un cinéma, au Patronage, et j'allais vendre des bonbons le dimanche après-midi. Comme ça, j'allais voir le film gratuitement. Puis après, en vieillissant, j'ai fait les entrées, des choses comme ça. J'ai toujours été très, très occupée.

CL : Vos copines aussi ?

GL : Oh oui... on se retrouvait partout !!! Pas toutes bien sûr, mais on était quatre-cinq. Et quand la gymnastique a arrêté à Rezé, je suis partie à Saint-Paul.

CL : En gymnastique, vous faisiez quoi ?

GL : On faisait de la course, du saut, des barres parallèles, de la poutre, les barres asymétriques, les mouvements au sol. C'était de la gymnastique pure et simple.

CL : Avec des compétitions ?

GL : Ha oui. On avait une fois par an une compétition. C'était toujours le jour de la fête des mères. Au bonheur de ma mère ! C'était le dimanche qui convenait. C'était le dernier dimanche de mai parce qu'il fallait que l'année d'entraînement soit terminée. Puis alors, c'était à Rezé, c'était à Saint-Nazaire, c'était ici, c'était là, donc ça faisait une sortie d'une journée qui était bien sympathique.

CL : Vous aviez d'autres occupations ?

GL : Heureusement qu'il y avait beaucoup d'occupation parce que maman était seule et on partait pas beaucoup en vacances. L'été, on allait garder les vaches. Et encore, j'avais le droit d'y aller que si je faisais ma tâche de tricot ou de broderie ! Parce que ma grand-mère était très à cheval sur les travaux manuels : il fallait savoir tricoter, broder, s'occuper. On restait pas les mains inactives. Donc j'ai toujours gardé cette habitude-là. Ça nous coûtait pas, hein ! Mais j'aimais bien aussi, quand je pouvais, les jeux de garçons : le vélo, le patin-à-roulettes, jouer aux billes, jouer à la petite guerre dans les prés, boulevard Le Corbusier, c'étaient les champs. Avec les arbres, on grimpait dans les arbres, on faisait des cabanes. Ha moi, j'étais le garçon. Maman m'a toujours dit : « J'ai eu deux garçons et une fille ; en fait j'ai eu deux filles et un garçon ». Mon frère sautait 80 cm et il se cassait le bras.

CL : Le patin-à-roulettes, ça se faisait beaucoup ?

GL : On était un peu aventureuses. J'ai mon frère qu'était parti à 18 ans, à Paris, j'avais 11 ans. Pour faire des stages, pour entrer aux P.T.T. Et il a trouvé des patins-à-roulettes. Et il était revenu avec deux paires de patins-à-roulettes : une pour mon frère et une pour moi. Mon frère, je vais pas dire qu'il a bien su marcher avec, mais moi, c'était bien, y'avait pas de voiture ! Alors on faisait ça, dans la rue ici, à descendre. Avec deux ou trois copines, on se les passait. On a ramassé beaucoup de gamelles mais c'était très rigolo.

[0'13"34] – Les déplacements en 1950

GL : Y'avait pas beaucoup de voiture. En 1950, c'était pas comme maintenant !

CL : Quand vous vous déplaçiez, vous faisiez comment ?

GL : Maman allait travailler en bateau. Elle allait en vélo à Trentemoult ; elle laissait son vélo à ce qu'est la crêperie maintenant... la Reine-Blanche. Et elle prenait le bateau parce qu'elle travaillait Place de la Bourse. Et le bateau la descendait à la porte. Nous on a toujours connu le bateau, ça nous a pas dérangé. On allait à Nantes... Ou bien pour faire des courses, on allait à pied à Trentemoult et puis on

prenait le bateau. Nous, au nord, on est tout de suite près de la Loire et des bateaux. On a toujours été bercé là-dessus.

[0'14"21] – La vie de quartier

CL : Votre maman, elle faisait les courses où ?

GL : Dans les petites épiceries. On était pas difficiles comme maintenant. Y'avait le boucher quand même, sur la place de l'Église. Et puis on avait une autre épicerie plus haut. C'était ma grand-mère qui faisait les courses, elle allait chercher tous les jours ce dont elle avait besoin. On n'avait pas de frigo, on n'avait pas... Maintenant, y'a des frigos mais faut que les magasins soient ouverts le dimanche quand même. Mais à ce moment-là, ça se faisait pas !

CL : Les gens se connaissaient ?

GL : Oui. Tout le monde connaissait tout le monde. Comme y'avait pas de télé, pas de... L'été, quand il faisait beau, on se rassemblait sur la place. Et puis, on discutait le soir jusqu'à ce qu'il fasse noir. La sœur de ma grand-mère, qui habitait ici, elle avait son fauteuil sur la place et puis, elle tricotait là en attendant que les gens passent, pour pouvoir discuter.

CL : Il y avait des fêtes dans le bourg ?

GL : Non. Il y avait la kermesse. Il y avait deux kermesses. Il y avait la kermesse des écoles publiques dans les prés, et la kermesse des écoles libres, au Patronage, où il y a le boulevard Le Corbusier maintenant.

CL : Et chacun pouvait aller à l'une des kermesses ?

GL : Bien sûr. De toute façon, les entrées étaient payantes, du moment qu'on paye, on peut aller n'importe où.

CL : Il y avait combien d'habitants dans le bourg quand vous étiez enfant ?

GL : Je peux pas vous dire. A cette époque-là, y'avait quoi, 8-10 000 personnes sur Rezé. Et encore, je sais même pas ! Ça, j'ai jamais fait des recherches pour ça.

[0'16"04] – L'habitat

CL : Vous dites que vous avez habité rue François-Marchais, c'était une maison, un appartement ?

GL : Ha ben y'a que des maisons ! Y'a pas d'immeubles. Il a fallu 1960 pour avoir des immeubles. 55, Le Corbusier.

CL : C'étaient des maisons qui ressemblaient à quoi, à celles qu'on voit aujourd'hui ?

GL : Oui. Mon jeune frère habite toujours là.

CL : C'étaient des maisons typiques pour Rezé ? Elles ont quelque chose de particulier ?

GL : Non. Ce sont des maisons, pas comme ici, autour de la place, où ce sont des maisons trentemousines. C'est-à-dire que vous avez deux pièces, sur deux étages, et vous avez un grenier où vous pouvez monter, et ça fait deux étages habitables en fait. Celles de la rue François-Marchais, ce sont des maisons ordinaires, avec une entrée, une salle-à-manger, une cuisine, moins étroites.

CL : Pourquoi avez-vous déménagé ?

GL : Parce que la maison de la sœur de ma grand-mère s'est libérée. Et je suis venue habiter là. Quand j'ai été mariée. Je suis née au 21bis. Quand on s'est mariés, on est venus, on a sauté la porte, on est venu au 21. Et après la naissance de ma fille – comme au 21 y'avait que deux pièces – je suis venue ici.

[0'17"44] – Parcours professionnel

CL : Est-ce que vous avez fait des études ?

GL : Jusqu'au brevet, c'était le BEPC à ce moment-là. Et puis il y a eu une année supplémentaire. Parce qu'à cheval sur les études du brevet, on apprenait la sténo, la dactylo. Et on avait une année pour faire un peu de comptabilité, un peu de correspondance. Tout ça pour pouvoir passer un CAP d'employée-bureau.

CL : C'était votre choix ou toutes les filles faisaient ça ?

GL : C'était pas mon choix. Moi j'aurais voulu partir à 14 ans comme vendeuse. Apprentie-vendeuse chez Decré parce que j'avais la bosse du commerce. Et la directrice de l'école avait dit à ma mère : « Non, non, non : votre fille peut faire autre chose. Donc, on la garde pour qu'elle puisse travailler dans les bureaux plus tard ».

CL : Pourquoi Decré ?

GL : Parce que toutes mes copines étaient apprenties chez Decré. Y'en avait beaucoup, oui. A part celles qui ont continué comme moi le CAP.

CL : Nantes, ça représentait quoi à votre époque ?

GL : Rien d'extraordinaire. Non, non, non, on était pas bercé sur Nantes du tout. Et toujours pas. Si j'y vais une fois par an, c'est tout ! C'est de l'autre côté de la Loire... C'est au nord ! Nantes, parce que c'était là qu'il y avait le travail. Y'avait pas de zone commerciale, y'avait rien du tout. C'est pas comme aujourd'hui. Partout où il y a la zone commerciale, c'étaient les prés et de l'eau l'hiver. On peut pas s'imaginer, mais c'était comme ça.

CL : Après les cours de sténo, vous avez fait quoi ?

GL : Après, je suis partie travailler ! Directement. J'ai quitté l'école au mois de juin et je suis rentrée au premier septembre. C'était Blouin à ce moment-là. Maintenant, c'est Macocco. C'était une miroiterie. J'ai fait deux mois et demi. Après j'ai fait trois mois et demi ou quatre mois chez le notaire où ma mère travaillait parce qu'il y avait un remplacement de maternité à faire, alors j'ai travaillé là. Et puis après je suis entrée dans une maison où j'ai travaillé le restant de... de ma carrière je vais dire, parce qu'elle a été courte !

CL : Votre travail consistait en quoi ? J'imagine que le travail de secrétariat a beaucoup changé entre les années 50 et aujourd'hui...

GL : Le premier emploi que j'ai fait, ils étaient en retard dans leur classement : j'ai fait du classement, du classement, du classement, pendant deux mois et demi. Trier des factures, les classer par ordre alphabétique, par date... un travail éclatant, épanouissant au possible ! Quand vous avez quinze ans et demi... enfin, ça fait rien, on avait la petite paye à la fin du mois, c'était le principal. Après, quand je suis allée chez le notaire, je faisais de la copie d'actes. Parce qu'il y avait pas de photocopieuse. S'il fallait trois exemplaires d'un acte, il fallait le taper trois fois. Parce que c'était pas avec des doubles. Fallait que ça soit sur papier timbré, donc c'était... Et puis fallait pas faire d'erreur parce que les feuilles de papier timbré, ça coûte cher. Alors, donc, il fallait le taper trois fois. Puis ça a été prolongé, j'ai dû faire un mois ou un mois et demi supplémentaire, parce qu'ils avaient vendu une pharmacie. Et la pharmacienne venait tous les jours me dicter l'inventaire de la pharmacie, avec les noms tout rébarbatifs que c'est... ha ça met dans l'ambiance ! On apprend plein de choses, mais on se rappelle de rien, parce que quand c'est toute la journée... Mon emploi après, c'était secrétaire dans une société de lubrifiant. Là, je faisais le courrier, la correspondance, les factures, les avoirs, les locations de matériel, tout ce qu'il y avait à faire, quoi. Là, c'était en 54, j'avais 16 ans. C'était déjà ma troisième boîte. Alors là, je suis restée jusqu'à la naissance de ma fille aînée, en 61. Après la naissance de ma deuxième fille, mon mari s'est trouvé au chômage, et je suis allée leur demander s'ils pouvaient embaucher mon mari. Ils m'ont dit : « Non mais on a besoin de quelqu'un dans les bureaux. » J'ai dit : « Je reviens ». Et j'y suis retournée pendant trois ans.

[0'23"48] – Jeunesse rezéenne

CL : Quand vous travailliez, vous habitiez toujours chez votre maman ?

GL : Oui, bien sûr, il était pas question d'aller ailleurs. J'habitais chez ma maman, avec ma grand-mère toujours.

CL : Donc ce que vous gagniez comme argent venait au foyer...

GL : He bien je donnais une pension alimentaire. J'avais pas un gros salaire mais je donnais un tiers de mon salaire pour l'entretien de la maison, la nourriture et tout.

CL : Vous aviez des sorties ?

GL : Je sortais comme je voulais. Au cinéma ou à la gymnastique. La majorité était à 21 ans, hein.

CL : Vous avez eu une éducation assez libre par rapport à d'autres gens ?

GL : Oui, mais à condition de...pas de rendre des comptes, mais si on me disait « *il faudra que tu sois là à cette heure* », j'étais là à cette heure. Mais on n'allait pas courir comme maintenant, on n'avait que notre vélo, hein. Alors, on allait beaucoup moins loin. Même si j'aimais beaucoup le vélo...Et puis on avait tout ce qu'il nous fallait sur le bourg ! Aller au cinéma à Nantes, je suis jamais allée. J'allais trois fois par semaine à Rezé : le vendredi soir, le dimanche après-midi et le dimanche soir. Alors j'avais pas besoin d'aller ailleurs, j'avais tout ce qu'il me fallait.

CL : Ça c'est particulier à vous parce que vous aimiez beaucoup le cinéma ou beaucoup de gens de votre âge allaient au cinéma ?

GL : Y'avait beaucoup qui allaient au cinéma. C'était plein, souvent. C'était une salle qui était assez confortable, et il y avait beaucoup de monde. Ils avaient été obligés de rajouter une séance le vendredi soir. C'était le même film qui passait tout le week-end. Mais c'est vrai que c'était sympathique comme tout et on était toute une bande de jeunes de Rezé, enfin de Trentemoult, de la Trocardière, à se retrouver là tous les week-ends. Où voulez-vous qu'on aille ailleurs ? On avait tout ce qu'il nous fallait.

CL : Est-ce qu'il y avait des bals ?

GL : Oh j'ai jamais aimé danser. On est allé apprendre à danser avec mon mari, pour notre mariage, pour pouvoir ouvrir le bal. Et pourtant, en faisant de la gymnastique, on faisait des fêtes, on faisait des... On avait plein d'occasions. Mais non, non, non, on avait nos occupations et puis on cherchait pas ailleurs. Des bals par ici, y'en avait pas beaucoup. Si, y'en avait à Trentemoult. Mais j'y suis jamais allée. Jamais, jamais, jamais.

CL : C'était pas quelque chose qui occupait la jeunesse ?

GL : De beaucoup de jeunes sûrement. Mais moi, personnellement, ça ne m'attirait pas du tout.

CL : Vos copines, elles y allaient ?

GL : Non. Enfin, mon voisin, il avait trouvé une fille au bal à Trentemoult. Moi qui lui avais dit « *T'es bien trop vieux, je me marierai jamais avec toi.* », il est allé en chercher une plus jeune que moi. Il l'a trouvée au bal à Trentemoult. C'est vrai que, un peu plus vieux, les garçons, ils allaient. Mais nous on était encore gamins. Parce que moi, j'ai connu mon mari, j'avais 18 ans. Il est parti en Algérie 30 mois. On s'est mariés quand il est revenu.

CL : Votre mari, il est de Rezé ?

GL : Non, il est de Nantes. Je suis allée le chercher beaucoup plus loin que ça, parce que ma première année de travail, avec maman, on a voulu aller avec Terrien, faire un petit voyage. Nous voilà parties à Lisieux. Et ses parents avaient promis – ma belle-mère aimait bien Sainte-Thérèse de Lisieux – un voyage s'il avait son CAP. Il a eu son CAP, on s'est retrouvés dans le car. Donc on s'est connu à Lisieux. Après on a été un an sans se voir et on s'est retrouvé un jour de mi-carême. Parce qu'à Nantes, j'allais à la mi-Carême. A Nantes.

CL : Vous alliez de temps en temps à Nantes alors...

GL : A la mi-Carême parce que c'était une institution. Maintenant, c'est plus ce que c'était.

CL : C'était quoi ?

GL : C'étaient les défilés, c'étaient les batailles de confettis, c'était aller Crébillonner qu'on disait – monter et descendre la rue Crébillon dans des conditions plutôt... mais enfin, c'était très agréable. Et puis tout le centre était bouché. Vous aviez 20 cm de confettis partout dans les rues. Maintenant, vous connaissez plus ça.

CL : Et il fallait se déguiser ?

GL : Là pas obligatoirement, non. Y'avait un défilé. Y'a toujours eu un grand défilé à la mi-Carême de Nantes. Tout le temps, tout le temps.

CL : Et ça attirait des gens des environs ?

GL : Oh oui ! C'est comme maintenant, quand ils parlent de la fête des Fleurs à Saint-Etienne-de-Montluc, ou des choses comme ça. C'était vraiment... C'était le jeudi après-midi, donc on ne travaillait pas le jeudi après-midi parce que c'était congé, pour aller à la mi-Carême. Le jeudi après-midi et le dimanche.

CL : Vous alliez avec vos copines ?

GL : Le jeudi, avec mon frère aîné. Parce que j'étais pas vieille quand même, et avec ses copains. Et puis après, on y est allé avec des copines. Et on y allait en toute tranquillité. Maintenant, je ne sais pas si je laisserais ma fille de 15-16 ans, partir dans une foule pareille.

CL : Et c'est là que vous avez rencontré votre mari...

GL : Exactement.

CL : Et c'est là que vous vous êtes fréquentés.

GL : Après.

CL : Il est parti en Algérie. Pendant ce temps-là, vous avez fait quoi, vous ?

GL : J'ai continué à faire de la gymnastique, du cinéma. J'ai continué ma vie. Qu'est-ce que vous voulez faire, vous, pendant ce temps-là ? Et puis travailler bien sûr.

CL : Vous vous êtes mariés en quelle année ?

GL : 60.

CL : A la fin de la guerre d'Algérie.

GL : Oui. Il est revenu en...pour Noël 59. Et on s'est marié en juillet 60.

[0'29"37] – Vie familiale

CL : Vous vous êtes installés à Rezé. Pourquoi pas à Nantes ?

GL : Parce que j'avais un logement ! Y'avait pas de logement. On se logeait où on pouvait. Y'avait la pénurie de logements. Tandis que là, j'avais cette petite maison de deux pièces, qui était contigüe. Qu'était la maison de ma grand-mère en fait. Alors ma grand-mère est allée habiter avec ma mère. Et moi, j'ai pris la maison de ma grand-mère. Pour qu'on soit chacun chez soi.

CL : Votre mari travaillait où ?

GL : Il travaillait à Pont-Rousseau comme menuisier-charpentier. Il est devenu Rezéen à ce moment-là. Quand il est revenu d'Algérie, il travaillait place Edouard-Normand, à Nantes, chez un menuisier, là-bas. Et puis il a été licencié. Et on a trouvé là, à Pont-Rousseau, chez un charpentier. Après, il a continué : il a fait des bateaux à Trentemoult. Et puis il est entré dans le commerce, dans les magasins d'outillage. Mais après, il est reparti sur Nantes. Les magasins d'outillage, c'était à Nantes. Et il a fait toute sa carrière chez le même patron. On n'est pas des gens qui changeons beaucoup...

CL : Vous avez eu des enfants ?

GL : Trois.

CL : Ils ont tous été élevés ici.

GL : Ah oui. Y'a que ma fille aînée, qu'est née de l'autre côté de la rue. Qu'est née au 21 rue François-Marchais. Mon autre fille et mon garçon sont nés ici.

CL : Vos enfants, ils étaient à l'école où ?

GL : Ils ont fait leur maternelle à Sainte-Anne, et leur primaire à l'école publique. C'est parce que ma fille aînée voulait faire de la danse, et à l'école publique, ils donnaient des cours de danse. Mais, fallait être à l'école publique. Et comme moi, j'avais pas d'attache particulière. Et puis c'était juste de l'autre côté de la rue. J'avais juste à traverser et ils allaient tous seuls à l'école.

CL : On est dans quelles années, là ?

GL : En 68.

CL : Vous avez fait votre révolution vous aussi...

GL : Et mon gars, qu'est né en 69, a fait sa maternelle à l'école Sainte-Anne, et il est entré à l'école publique en cours préparatoire. Parce que la maternelle, c'était vraiment la grande brassée. Tandis qu'à l'école Sainte-Anne, ils étaient quinze par classe, on s'occupait bien d'eux. Donc je préférais qu'ils fassent leur maternelle là-bas. Et puis après, au cours préparatoire, c'était pareil, de l'autre côté de la

rue. Comme il n'aimait pas l'école, qu'il fallait que je le prenne à bras-le-corps pour l'emmener à l'école, alors j'avais que la rue à traverser.

CL : Vous, vous avez arrêté de travailler...

GL : Après la naissance de ma fille aînée. En juillet 61. Et j'ai recommencé en 65. Jusqu'en 68. J'ai arrêté le 1^{er} avril. J'avais dit à mon patron : « *Voyez, je suis gentille, je vous fais un poisson d'avril, j'arrête de travailler un 1^{er} avril.* » Et puis, il y a eu tous les événements de mai. He bien j'étais très bien chez nous.

CL : Vous avez arrêté de travailler pourquoi ?

GL : Parce que c'était comme ça. J'avais pas le feu sacré pour le boulot. J'avais peut-être commencé trop jeune.

[0'33"57] – Engagement associatif

GL : J'étais bien à la maison. Et puis je m'occupais de beaucoup de choses. Mes filles faisaient de la danse toutes les deux. Il fallait s'occuper de l'association. Et puis après je me suis investie dans l'association. Après, elles faisaient de la danse à Nantes aussi. J'étais responsable de la section. Et puis, à ce moment-là, il fallait être présent au cours. C'était le mardi, c'était le mercredi, c'était le jeudi soir. Et puis il fallait s'occuper du petit. Parce qu'il y a le petit qui est arrivé six ans après, il fallait bien s'en occuper.

CL : C'était un autre travail, quoi...

GL : Du travail à temps plein. Ma mère disait toujours : « *Ma fille ne travaille pas mais faut prendre rendez-vous avec elle pour la trouver.* »

CL : Vous étiez occupée par vos enfants mais vous aviez visiblement d'autres occupations...

GL : Je me suis investie à l'Amicale laïque où elles faisaient de la danse. Et puis j'avais pris la responsabilité des cours de danse et je les ai fait évoluer. Parce qu'il y avait que de la danse classique, et j'ai fait venir du jazz, j'ai fait faire des claquettes, ... Y'avait des cours trois fois par semaine.

CL : Pourquoi vous avez fait évoluer ça ?

GL : Parce que j'aimais ça. Peut-être que si j'avais pu quand j'étais petite, j'aurais fait de la danse au lieu de faire de la gymnastique. Mais il n'en était pas question et ma maman n'avait pas les moyens. On était quand même trois. Elle était toute seule à travailler. Les salaires étaient quand même...

CL : Vous pouvez raconter comment vous avez « agrandi » l'espace de danse ?

GL : Mes filles allaient sur Nantes faire du jazz et des claquettes. Le professeur, que je connaissais car c'était le professeur de danse classique de Rezé, je lui ai dit : « *Pourquoi vous n'essayez pas de faire des cours à Rezé ?* » Et ça a fort bien marché. Il y a toujours des claquettes à Rezé. Y'a plus le reste mais il y a toujours les claquettes. Il y a six cours de claquettes. Et celle qui donne les cours, c'est une qui a débuté chez nous, qui a fait ses premières armes à 6-8 ans, en claquettes à Rezé. Et maintenant, c'est elle qui donne les cours.

CL : A l'époque, beaucoup de jeunes avaient cette pratique, ou c'était aussi un travail de l'Amicale de les inciter ?

GL : Les enfants venaient tous seuls. On avait beaucoup de jeunes pour la danse classique. Les claquettes s'adressaient plutôt aux adultes. Et cette petite est venue parce que sa maman était venue faire des claquettes. Chez nous, on était quatre à en faire : mes deux filles, mon fils et moi.

CL : C'était une mission familiale !

GL : C'était presque ça. Il y a eu des spectacles où sur huit danseurs, y'avait quatre Lecoq.

CL : Vous avez dit tout à l'heure que vous n'aimiez pas danser...

GL : C'est tout à fait autre chose, c'est complètement différent.

CL : Vous y êtes restée jusqu'à quand à cette Amicale laïque ?

GL : Jusqu'à ce qu'on me fiche à la porte, en 92.

CL : Alors comment ça a évolué ?

GL : Avant, c'était vraiment une amicale. C'était très sympathique. On était toute une bande, on faisait

tous nos réveillons ensemble. Quand y'avait une kermesse, après y'avait le remerciement de tout le monde. Et puis les présidents sont partis. Ça a été remplacé par des personnes plus ou moins sympathiques. Et puis en 92... ha non, en 2002... 2001, j'ai dit que je ne voulais plus faire partie du bureau. J'avais ma maman qu'avait 92 ans, qu'était toute seule chez elle. Fallait que je fasse la navette pour faire ce qu'il y avait à faire. Je leur ai dit donc : « *Je ne veux plus faire partie du bureau.* ». On m'a dit : « *Tu rends tes clés.* ». Alors ça a été fini. Ils sont revenus à genoux me chercher. Et j'ai dit « *Non, je recommencerai pas.* » Je vais quand même, une fois par mois, pour les concours de belote, pour donner un coup de main. Mais je fais plus partie de l'Amicale.

CL : Ce qui a changé, j'imagine, c'est qu'il y avait plus de monde, c'était plus impersonnel...

GL : Non... Oui mais c'était pas sympathique. C'était vraiment association pure-dure. Et les personnes qui étaient à la tête, c'étaient des personnes qui étaient de grande ampleur mais qu'ont tout bouffé. C'était plus notre amicale. D'ailleurs, on est beaucoup à être partis à ce moment-là.

CL : Y'avait plus le côté convivial...

GL : Ha non. C'était plus ça du tout. Et puis maintenant, y'a des jeunes qui ont pris la place. Alors qu'ils prennent donc, qu'ils fassent et qu'ils viennent pas nous demander de comptes. Nous on a fait ce qu'on avait à faire, maintenant, c'est à eux.

CL : Vous aviez d'autres occupations ? D'autres engagements ?

GL : Les Amis de Rezé. Depuis la fondation. Ça fait pas loin de trente ans je crois bien. C'était pour la sauvegarde de la chapelle Saint-Lupien. C'est pour ça qu'on s'est institué en association au départ. Et puis, il y avait le Crédit mutuel, parce que je faisais partie du conseil d'administration du Crédit mutuel.

CL : Comment ça se fait ?

GL : Parce qu'on m'a demandé et que ça me déplaisait pas. En tant que cliente. Et on m'a demandé si je voulais faire partie du conseil d'administration. Parce que c'est géré par un conseil d'administration.

CL : Vous aimiez bien participer à la vie collective.

GL : Oui. Là, le Crédit mutuel, c'est fini parce que j'ai passé les 70 ans. Les Amis de Rezé, ça marche toujours. Et puis maintenant, je me suis investie dans les conseils consultatifs à la Ville.

CL : Et vous n'avez jamais fait de politique ?

GL : Surtout pas. J'y vais libre et détendue. Ça me permet de dire ce que je veux à qui je veux. Personne peut m'en faire grief. Personne sait ce que je pense.

CL : Vous auriez pu prendre des responsabilités à la mairie, être sur une liste...

GL : Non, non, non. Y'en a qui m'ont demandé, j'ai dit non. Pas plus vous que les autres. Vous pouvez toujours demander, ce sera toujours non.

[0'41"06] – L'évolution du bourg

GL : Y'a eu pas mal de propriétés qu'ont été démolies, des maisons bourgeoises, des choses comme ça. Y'a eu la Villa Bianca, qu'on l'appelle. Maintenant c'est l'avenue Ratiat, avec l'immeuble Ratiat. Ça a été abattu pour faire un immeuble. Y'a eu Le Corbusier qui s'est construit. Ça a été le premier immeuble sur la commune, enfin, sur le bourg. Qu'a été habité à Noël 55. Quand on voit ça de notre jardin... bon. Je vous fais pas de dessin. Après, il y a eu l'agrandissement de l'école Plancher. Parce que dans les prés, derrière nous – dans le fond de mon jardin quand j'habitais de l'autre côté – y'avait des vaches et des champignons. Et après on a eu une école. Alors c'est tout à fait différent les grands murs de béton. Y'a eu la construction du boulevard Le Corbusier. Ça a coupé le patronage en deux. Y'avait plus de terrain de réunion. Y'avait le cinéma, le cinéma a fermé. Y'avait pas de sortie. Ils ont abattu le bar pour faire le boulevard. Ils ont coupé toute la propriété Peigné [PHON] pour faire le boulevard. Si bien qu'il y avait un morceau d'un côté du boulevard, et un morceau de l'autre côté. C'étaient des changements phénoménaux quand même. Sur si peu d'espace et en peu de temps.

CL : On est dans quelles années-là ?

GL : Dans les années 60. Il y a eu la route de Pornic. Qu'a coupé Trentemoult de Rezé. Ça fait quand même un axe à grande circulation. Après ils ont fait l'autre pont [l'autopont]. Mais avant y'en avait pas, il fallait

traverser cette route pour aller à Trentemoult. Ça fait vraiment une coupure.

CL : Qu'est-ce que ça a changé dans votre vie de quartier, dans les années 60-70 ?

GL : Rien. Ici, le quartier, c'est le quartier. C'est la place, c'est la rue, on va pas plus loin.

CL : Ce sont les mêmes habitants ?

GL : Non, ça change souvent. En principe, ils sont bien accueillis et on aime bien se retrouver. Tous. Tous les ans par exemple, à Rezé y'a la fête des couleurs tous les deux ans, nous c'est tous les ans. On fait pas les couleurs, mais on se réunit tous les ans. Cette année, on était 80 personnes, sur la place.

CL : C'est organisé par qui ?

GL : Par le quartier. Les gens de la place.

CL : Il n'y a pas d'association particulière ?

GL : Non, c'est spontané. Y'a des nouveaux qui sont arrivés. Ils ont invité tous les gens de la place à prendre l'apéro, pour faire connaissance avec leurs voisins. Pour que les enfants se rencontrent. Parce que, nous, toutes les filles de la rue, on jouait sur la place, quand on était gosses. Mais après, y'avait plus d'enfants. Ce sont nos enfants qui ont joué. Et après, y'en avait plus. Et maintenant, y'a des jeunes couples qui sont venus. Ils ont tous des enfants, entre 1 et 6 ans. Mais ils jouent plus sur la place parce que c'est trop dangereux, les parents ont peur. Mais ils se retrouvent chez les mêmes nourrices, ils vont à la même école et tout. Alors il y a un petit lien, toujours.

CL : C'est quelque chose qui vous plaît ?

GL : Ah oui.

CL : Ça fait du changement quand même ?

GL : Oui... Ce sont que des maisons en location de l'autre côté. A part deux ou trois. Les autres, ce sont des maisons en location. Alors ce sont de jeunes couples. Mais il y a des gens, ils se plaisent tellement bien, il y a un couple, il a loué rue François-Marchais, il a quitté sa location parce qu'il y avait une petite maison juste à côté qui s'est trouvée à vendre, il l'a achetée. Et puis il a un enfant, il a un deuxième enfant, hé bien il a acheté celle à côté, là, pour s'agrandir, mais il veut pas quitter le quartier. C'est son troisième logement autour de la place.

CL : Vous diriez qu'il y a une identité particulière à ce quartier ? Est-ce qu'on retrouve ça ailleurs à Rezé ?

GL : Je ne sais pas si on trouve ça ailleurs, mais ici, c'est vraiment... La factrice, elle dit : *« J'ai l'impression de travailler dans un village quand je suis dans votre quartier. »* Et elle adore ce quartier.

CL : Depuis les années 30-40, vous avez l'impression qu'il y a eu des changements dans la façon de vivre ?

GL : Il y a toujours une évolution, mais ça reste toujours l'identité du petit quartier. Et c'est ce qui surprend à la mairie. Quand on va au conseil consultatif, on me demande toujours : *« Et dans votre quartier ? Et chez vous ? »* Parce que c'est vraiment une référence.

CL : Elle est de quel ordre cette évolution ?

GL : Ben les jeunes qui remplacent les vieux. Là, y'a une personne de 87 ans qui est morte la semaine dernière, tout le monde était à l'enterrement. Tout le monde. Même la factrice !

CL : Au niveau des commerces, des choses ont changé dans les années 60-70, qui impliquent des changements de vie parce que vous n'avez plus tout à côté.

GL : Qu'est ce qui a changé ? Leclerc. Il a tout tué. Des sept épiceries du bourg de Rezé, il n'y en a plus. Elles ont toutes fermé les unes après les autres. Les cafés, ceux qui ont réussi à tenir, il en reste trois. La boucherie a fermé, ça fait bien longtemps. Il reste la boulangerie et la pharmacie, c'est tout. Maintenant, on a que Leclerc.

CL : Tout le monde va faire ses courses à Leclerc...

GL : Non, moi j'y vais pas. Parce que c'est trop grand.

CL : Vous allez où ?

GL : Je vais aux Couëts. Au petit marché U Express. Ça m'arrive d'aller chez Leclerc, faut pas que je mente. Mais j'y vais pas souvent.

CL : Il y a un marché aussi ?

GL : Le marché le mardi. Tous les mardis ! Ça permet de rencontrer du monde encore. Parce que Leclerc, c'est tellement impersonnel. Ça a tué tous les commerces. Tous, tous, tous. Parce qu'où il y a le coiffeur, c'était un café, c'est fermé. Tous les commerces ont fermé les uns après les autres.

CL : C'est les années 70-80 ?

GL : 70. Il y avait une épicerie dans la maison à côté. Elle a fermé en 65-66. Ça a été dans les dernières.

CL : Ça implique des changements dans la façon de vivre. Il y a moins de rencontres.

GL : Faut les provoquer les rencontres de toute façon. C'est ce qu'il faut se dire. Quand on parle d'isolement. Pour rompre l'isolement, c'est d'abord « Bonjour ». Et puis faut provoquer les rencontres. Avant c'était automatique tous les jours. Il y avait pas de grande surface, on allait tous les jours à la petite boutique, ou chez le boucher, ou à la poissonnerie. Parce qu'il y avait une poissonnerie aussi dans le bourg. Mais autrement, il y a toujours eu le marché. Tout le temps, tout le temps le vendredi. Le marché le vendredi, à Pont-Rousseau, il a toujours existé. Après ils ont institué celui du mardi. Oh là là c'est une catastrophe d'aller au marché. Faut partir de bonne heure pour revenir vite faire à manger. Parce qu'on trouve toujours du monde. Et puis Monsieur Seutein, il habite juste à côté, alors... Sa femme elle fait deux fois le marché le mardi. Elle va une première fois de bonne heure pour chercher ce qu'elle a besoin. Pis une fois après, plus tard, pour se promener.

[0'49"57] – Souvenirs de la seconde guerre mondiale

GL : Je me souviens pas de l'arrivée des Allemands. Je me souviens à partir des bombardements de 43. Le 16 et le 23 septembre. Alors le 16 septembre, y'a deux bombes qui sont tombées sur le bourg de Rezé. Et une sur le bureau actuel du maire de Rezé. Et une autre sur la station Finat. C'était un entrepreneur de maçonnerie qui était là, qui avait construit un abri. Il se retrouvait à être un cousin à moi. Y'a eu la sirène. Il est allé pour rentrer dans son abri avec son secrétaire et son comptable. Des trois, on a retrouvé la secrétaire coupée en deux ; de lui, une mèche de cheveux et un portefeuille ; et du comptable, je m'en rappelle plus exactement. Mais je vois très bien les trois cercueils, dans leur maison. Ils habitaient à ce moment-là – ça a été abattu aussi – Ker Maria, à l'emplacement de la mairie. Y'avait une petite maison bourgeoise et c'est là qu'il habitait. Et puis quand ça a recommencé la semaine d'après, ma mère m'a retrouvée coincée entre le buffet et le mur, elle a dit : « *C'est pas possible de rester là.* » C'est pour ça qu'on est parti réfugiés au Bignon pendant une année.

CL : Vous aviez de la famille au Bignon ?

GL : Non, on est parti comme ça. Avec les vélos et puis les paniers, les gosses sur le porte-bagages. On est parti comme ça. Ça, je m'en rappelle pas. Je me rappelle très bien de mon année au Bignon. Où je suis allée à l'école et où j'ai retrouvé des filles qui étaient avec moi à Sainte-Anne. Je me rappelle très bien de ça, mais la façon de partir, je m'en rappelle pas. Pas du tout, du tout. Mais je me souviens bien des bombardements. Ma mère était pas là. C'était ma grand-mère qui nous gardait et elle était partie chercher la sœur de ma grand-mère qu'avait été hospitalisée. Elle était partie la chercher et quand elle est arrivée place Pirmil, la bombe est tombée sur l'emplacement où ils étaient à l'hôpital. Ça c'est des choses dont je me souviens, mais c'est vraiment un fait comme ça, un impact. C'est rien dans la suite.

CL : Rezé, ça ressemblait à quoi au moment des bombardements ?

GL : Y'avait des fumigènes, des bidons qu'ils mettaient dans les fossés. Et ils les perçaient pour masquer les habitations pour les avions. Y'avait des tonneaux. Et il y en avait un où est la mairie maintenant qu'avait été percé. Et c'est à ce moment-là que les bombes sont tombées. Et mon oncle, quand il a été tué, sa femme était enceinte, elle a accouché deux ou trois mois après, et elle attendait son dernier enfant. Sur Rezé, y'a eu des morts, mais je sais pas dire combien. J'en ai pas fait le recensement. Ça pourrait se faire.

CL : Vous n'aviez pas d'abri au moment des alertes ?

GL : Y'avait un simili abri, sur la place, qu'avait été construit. Y'avait qu'avaient creusé, pour essayer de se mettre... Mais ici, non. Mais mon oncle, s'il avait pas essayé de se mettre dans son abri... dans le bureau, il est resté debout son bureau. S'il avait été dans le bureau il aurait été vivant. Alors comme quoi, ça sert à rien. Y'avait pas d'immeuble, y'avait pas de cave d'immeuble, donc quoi faire comme abri ? Y'a pas de cave ici. Toutes les maisons sont de plain-pied.

CL : Sur la place Edouard-Macé, comment ils ont fait ça ?

GL : Ils avaient creusé, ils ont mis des tôles et ils ont mis de la terre par-dessus. Je sais pas s'il y a eu beaucoup de monde à aller dedans. Mais je me souviens bien du trou pour descendre dedans, quand je suis revenue après la guerre, en 44.

CL : Au moment des alertes, vous faisiez quoi ?

GL : On restait dans la maison. Qu'est-ce que vous voulez, on restait chez nous. De toute façon, quoi faire : dans le jardin ? dans l'abri ? dans quoi ? De toute façon y'avait pas d'abri ici. Dans le bourg, y'avait pas d'abri, ça sûrement pas. Même pas à la mairie. C'est pour ça que la dernière fois, le 23 septembre, ils m'ont retrouvée coincée entre un buffet et un mur, tellement j'avais peur. C'est pour ça que ma mère est partie.

[0'55"34] – Ce qui a le plus changé à Rezé

GL : Dans le bourg, pas grand-chose. A part les immeubles qu'ont été construits. Mais toutes les maisons sont les mêmes. La fermeture des commerces. La route de Pornic, parce que c'était vraiment une aire de jeux tous ces prés, avec cette eau... Le Seil, qu'ils ont supprimé, qu'ils ont détourné. Autrement, nous, nos maisons sont toujours les mêmes. Ce sont pas des quartiers neufs, hein. Ici, c'est toujours le vieux quartier. A part la maison de retraite qui s'est construite, l'immeuble Ratiat. Ce qui nous fait le plus mal, c'est quand on voit les belles propriétés tombées pour faire des immeubles. Ils l'ont encore fait pour construire la mairie ! Ça fait longtemps... Elle a été inaugurée en 89. Ça fait pas si longtemps que ça. On nous dit : « Ça serait aujourd'hui, on n'abattrait pas le château de Rezé. » J'ai dit : « *Non mais vous abattez encore les maisons bourgeoises, alors dites pas le contraire.* » Voilà.
